

bas-relief ne figurait jamais que comme ornement accessoire d'une forme principale dont il devait respecter l'intégrité. L'architecture ne l'admit qu'autant qu'il n'altérerait point le plan sur lequel il pouvait s'introduire; il devait se conformer, par conséquent, à l'épaisseur ou à la saillie qui lui était commandée suivant la place qu'il occupait. On conçoit d'après cela que, dans la plupart des *bas-reliefs* antiques, la perspective n'ait pas toujours été rigoureusement observée. « On ne saurait regarder ce défaut, dit Quatremère de Quincy, comme l'imperfection d'une routine ignorante, mais bien comme le système volontaire et réfléchi d'une combinaison éclairée; non comme l'erreur involontaire de l'artiste, mais comme un procédé constant et invariable de l'art.... Est-il aisé de se persuader que le savant Apollodore, le premier architecte de son temps, eût laissé subsister, dans le chef-d'œuvre de son génie et du siècle de Trajan, des fautes aussi grossières, s'il les eût crues de vrais défauts, ou qu'il ne se fût pas aperçu de ceux qui devaient être visibles pour tous? La vérité est que ces erreurs de perspective, tant reprochées à la colonne Trajane, loin de porter le caractère de l'ignorance, indiquent, au contraire, la connaissance la mieux sentie de l'art même de la perspective. Cette exactitude de plans et de détails linéaires, qu'on peut employer dans les ouvrages qui sont à la portée de la vue, eût été la plus grande de toutes les faussetés dans ce vaste monument, puisque l'éloignement en eût fait disparaître entièrement l'effet. Celui qui le conçut fut donc obligé, pour être vrai, de sacrifier, si l'on peut dire, à l'erreur: mais de quel nom doit-on appeler cette savante erreur de détail, qui produit la vérité de tout l'ensemble? Comment appeler ce mensonge véridique auquel on doit de pouvoir suivre distinctement, jusque dans les cieux, ou la main de l'art osa les rendre encore lisibles, les exploits du plus grand empereur de Rome?... Si les figures de cette colonne augmentent de saillie et de grandeur, à mesure qu'elles s'éloignent de la vue et s'élèvent en l'air, pour que l'œil puisse discerner celles d'en haut aussi facilement que celles du bas; si la dégradation dans les plans des figures n'y est qu'imparfaitement exprimée, pour ne point trop effacer à la vue celles du fond, et pour ne point altérer le galbe de la colonne; si les accessoires et les fonds d'architecture n'y sont point soumis aux lois de la perspective, qui eussent rendu invisible ce qu'il était nécessaire de faire voir: qu'en doit-on conclure? ou que l'artiste qui exécuta ce monument connaissait plus que les lois de la perspective, puisqu'il connut l'esprit de ces lois même, et ne les viola que pour les mieux observer; ou que, si leur transgression fut involontaire, cette erreur de l'expérience serait un des plus heureux et des plus étonnants effets du hasard. » V. TRAJANE (Colonne.)

L'art de sculpter en *bas-relief* ne se perdit point au moyen âge. Chez les Byzantins, en Italie, dans le midi de la France, partout où subsistaient des monuments grecs ou romains, cet art conserva assez longtemps les traditions des anciens maîtres, et produisit une foule d'ouvrages où, à défaut d'imagination et de goût, on reconnaissait une certaine entente de l'effet pittoresque. A dire vrai, les nombreux sarcophages chrétiens que l'on voit à Rome ne donnent pas une très-haute idée de la manière dont la sculpture en *bas-relief* fut pratiquée vers les premiers temps du moyen âge. Exécutés, pour la plupart, par des ouvriers mercenaires qui ne faisaient qu'y répéter, ou modifier de la façon la plus banale, les mêmes sujets et les mêmes compositions, ils doivent être considérés plutôt comme les produits d'une industrie que comme des objets d'art. Toutefois, un examen attentif permet de reconnaître parfois, sous l'enveloppe d'un travail grossier, des reminiscences heureuses du style antique. D'après les renseignements qui nous sont parvenus sur la construction des églises chrétiennes des premiers siècles, nous voyons qu'elles étaient rarement ornées de sculptures; tout leur luxe paraît avoir consisté dans les tentures, dans les mosaïques, dans les fresques, dans les marbres précieux dont on les décorait. Mais, si l'art du *bas-relief* était peu employé pour l'ornementation des édifices, il servait du moins à représenter les mystères de la religion nouvelle sur les autels, les cuves baptismales, les croix, les calices, les chasses des saints martyrs. A aucune époque il n'y eut un plus grand nombre d'artistes occupés à ciseler les métaux. Pour ne parler que de la France, nous voyons qu'au vi^e siècle, Gontran et quelques princes de sa famille firent exécuter des *bas-reliefs* en argent et en vermeil, formant un tableau de 7 coudées et demie de haut sur 10 de large, et représentant la *Nativité* et la *Passion de Jésus-Christ*; cet ouvrage fut conservé jusqu'à la fin du x^e siècle dans l'église Saint-Bénigne, à Dijon. Au viii^e siècle, saint Eloi, l'orfèvre du roi Dagobert, se rendit célèbre par son habileté à travailler les métaux. Sous Louis le Débonnaire; Angélique, abbé de Luxeuil, commanda pour son église un calice d'or enrichi de *bas-reliefs* (*anaglypho opere factum*). Vers 989, Amalbert, abbé de Saint-Florent de Saumur, fit exécuter une chaise d'argent ornée de *bas-reliefs*, pour renfermer le corps du saint patron de son abbaye. Quarante ans plus tard, Richard, abbé de Saint-Viton, près de Verdun, dota son église d'un ciborium, d'un pu-

pitre en bronze et d'un devant d'autel en argent, décorés de *bas-reliefs* dorés (*opere facta celatorio, arte fusili et anaglypho producta imagines, opere mirifico, etc.*). En 1087, l'orfèvre normand Othon exécuta, dans l'église de l'abbaye de Saint-Étienne de Caen, le mausolée de Guillaume le Conquérant, qu'il enrichit de *bas-reliefs* d'or et d'argent, relevés de pierres précieuses. Les *Annales bénédictines* et les autres chroniques du moyen âge nous fourniraient une foule d'autres exemples de travaux de ce genre.

L'ornementation sculpturale commença à se montrer au xi^e siècle sur les chapiteaux des églises romanes, et surtout aux baies du grand portail et à la façade. Les porches des églises de Saint-Bénigne de Dijon, de Nantua, de Vermanton, d'Avalon, du Mans, qui datent de cette époque, sont très-dignes d'attention non-seulement par le grand nombre de figures en *bas-relief* et en demi-bosse qu'on y voit réunies, mais encore à cause du style, qui est bien meilleur qu'on n'oserait le croire. Au xii^e siècle, les artistes, placés sous l'inspiration romano-byzantine, donnèrent libre carrière à leur imagination; les fleurs, les rinceaux et autres ornements furent mieux fouillés, plus élégamment dessinés qu'aux époques précédentes de l'ère romane. Les *bas-reliefs* représentant la figure humaine perdirent peu à peu la physionomie barbare qu'ils avaient eue jusqu'alors. Les portails des églises de Laon, de Châteaudun, de Bayeux, de Saint-Denis, de Semur en Auxois, de Saint-Lazare d'Autun, de Saint-Trophime d'Arles, sont couverts de compositions religieuses ou allégoriques, traitées avec une simplicité qui n'est pas dépourvue de grandeur. L'architecture ogivale conserva et améliora ce système de décoration: les *maîtres de pierre* multiplièrent les *bas-reliefs*, non-seulement sur les porches et dans les divers compartiments des façades, mais encore dans l'intérieur des églises. La sculpture monumentale joue un grand rôle dans les magnifiques cathédrales élevées au xiii^e, au xiv^e et au xv^e siècle; il nous suffira de citer en France les cathédrales d'Amiens, de Paris, de Beauvais, de Reims, de Chartres, d'Orléans, de Strasbourg, d'Auch, de Rouen, où la pierre est fouillée, ciselée avec une délicatesse extraordinaire. L'art de sculpter en relief les métaux, l'ivoire, le bois, l'albâtre, produisit à la même époque une foule d'ouvrages finement travaillés: retables, tabernacles, calices, chasses, croix, encensoirs, lutrins, bancs d'œuvre, crédences, armoires, coffres, bahuts, armures, etc. Parmi les divers spécimens de ce genre que possède le musée de Cluny, nous citerons: un retable du xiii^e siècle, provenant de l'église de Saint-Germer (Oise), magnifique *bas-relief*, naïvement mutilé, dans lequel les figures peintes et dorées sont appliquées sur un fond gaufré et rehaussé d'or; un retable en bois sculpté (n^o 208) du xve siècle, provenant de l'abbaye d'Everborn, près Liège; divers *bas-reliefs* en albâtre du xvi^e siècle (nos 129 à 142); une grande chasse en ivoire (n^o 404), de la même époque, décorée de 51 *bas-reliefs* avec rehauts d'or et de couleur, représentant des sujets tirés de l'Ancien et du Nouveau Testament; les volets d'un retable de l'abbaye de Saint-Riquier (n^o 228), composés de 12 *bas-reliefs* où sont mis en action les versets du *Credo*, etc.

En Italie, l'art du *bas-relief* fut asservi, pendant la plus grande partie du moyen âge, aux conceptions monotones, aux formes ébriées de la sculpture byzantine. Les portes de bronze sculptées qui furent apportées de la Grèce, au xi^e siècle, pour décorer les portails de Saint-Marc à Venise, de Saint-Pierre à Rome, et du Dôme de Naples, servaient de modèles pour les portes des cathédrales d'Amalfi et de Bénévent, pour celles de la cathédrale de Pise, coulées par Bonano en 1180, et pour celles du baptistère de Saint-Jean de Latran exécutées, en 1203, par Pierre et Hubert de Plaisance. On retrouve le même style dans les meilleurs *bas-reliefs* italiens du xi^e siècle, notamment dans ceux du Dôme de Modène, exécutés par Guillaume, du Dôme de Parme, par Antelami, de Saint-Zénon, de Vérone, et du Dôme de Ferrare, par Nicolas Ficarolo. Au xiii^e siècle, Nicolas de Pise, s'inspirant des chefs-d'œuvre de l'antiquité, chercha à ramener l'art vers l'étude de la nature et l'expression du vrai: les *bas-reliefs* dont il a décoré le tombeau de saint Dominique, à Bologne, et les chaires des cathédrales de Pise et de Sienne, dénotent un progrès réel, un premier retour aux saines traditions. André et Jean, qui florissaient au xiv^e siècle, suivirent la voie ouverte par Nicolas; le premier se rendit célèbre en sculptant les portes de bronze du baptistère de Florence. Le siècle suivant vit surgir une foule de maîtres éminents, qui se distinguèrent dans l'art du *bas-relief*: Andrea Orcagna, qui sculpta l'autel de l'église d'Or San Michele; Lorenzo Ghiberti, qui fit les *bas-reliefs* de cette admirable porte du baptistère de Florence, que Michel-Ange proclama digne d'être la porte du Paradis; Massuccio, qui exécuta les tombeaux du roi Robert et de la reine Sanche, à Naples; Lanfranc, qui fit le tombeau des Pepoli, à Bologne, et Bononi da Campione, celui de Can della Scala, à Vérone; Pollaiuolo, Cennini, Cione, Verrocchio, Maso Finiguerra, Michelozzo et Bartolommeo, qui furent surtout d'excellents orfèvres et qui portèrent l'art de la ciselure à une perfection

inconnue jusqu'alors. L'heure de la renaissance artistique a enfin sonné; les procédés surannés, les vieilles routines ont fait place à l'étude de l'antique et à l'observation de la nature; peintres, sculpteurs, architectes, rivalisent de goût, d'imagination, de sentiment, d'habileté pratique. Pour ne parler que de la sculpture en *bas-relief*, on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, dans les chefs-d'œuvre des maîtres de la Renaissance, de la simplicité et de la noblesse de la conception, de la beauté de la forme, de la délicatesse et de la pureté de l'exécution. Il semble que ces maîtres se soient efforcés de produire dans leurs *bas-reliefs* l'illusion de la peinture. Les compositions dont Ghiberti a orné les montants de l'admirable porte du baptistère de Florence sont de véritables tableaux en relief, où la perspective linéaire est scrupuleusement observée; on y voit des montagnes, des arbres, des nuages, une foule d'objets qui n'avaient jamais pris place dans les *bas-reliefs* antiques. Baccio Bandinelli, le Sansovino, Filarete, Donatello, et les autres artistes du xvi^e siècle, qui exécutèrent des ouvrages du même genre, adoptèrent un style plus large, plus énergique, sans renoncer toutefois à flatter l'œil par la disposition pittoresque des figures et la dégradation savante des objets. Ce système fut singulièrement exagéré, au xvii^e siècle, par l'Algarde, le Bernin, et leurs émules. Ces artistes exécutèrent en *bas-relief* de vastes tableaux d'histoire, où les figures se groupent, s'éloignent, se rapprochent, le plus souvent sans autre raison que celle d'une fausse harmonie, qui décide de leurs attitudes et de leur rapport avec la scène. Ils essayèrent, en un mot, de s'approprier, par l'art des groupes et une dégradation calculée dans la saillie des objets, ces moyens puissants que la peinture doit à la magie de ses couleurs et à l'entente du clair-obscur. Cette recherche de l'illusion et de l'effet pittoresque a généralement prévalu dans les *bas-reliefs* modernes, mais trop souvent, il faut le dire, au détriment de la correction du dessin et de la vérité des détails. Parmi les artistes qui ont obtenu en Italie, au xix^e siècle, les plus légitimes succès dans le genre d'ouvrages qui nous occupe, nous devons nommer Canova et Thorwaldsen: les *bas-reliefs* dont le premier a décoré divers mausolées, et la longue frise du *Triomphe d'Alexandre*, exécutée par le second dans la villa Sommariva, sur les bords du lac de Côme, se distinguent par la noblesse des idées et la pureté de l'exécution.

La France possédait d'habiles sculpteurs de *bas-reliefs*, à l'époque de la Renaissance; dans ce nombre, il faut citer Jean Juste, André Colombar, Michel Colomb, Philippe de Chartres, Jean Texier, Pierre Bontemps, Germain Pilon, Nicolas Bachelier, et, au-dessus de tous, l'auteur des sculptures de la fontaine des Innocents et des frontons du vieux Louvre, cet immortel Jean Goujon, qui, suivant l'expression d'Eméric David, semble avoir dérobé à l'art antique l'élégance de ses formes, le moelleux de ses draperies, la noblesse de ses compositions. Les églises, les châteaux, les hôtels, les tombeaux, les fontaines, élevés pendant cette brillante période, sont décorés de sculptures en relief aussi remarquables par la délicatesse de l'exécution que par la profusion et la variété des détails. A la même époque, l'ébénisterie, l'orfèvrerie, l'armurerie, la tabletterie, la céramique même, enrichirent leurs productions de *bas-reliefs* précieusement fouillés. Les articles spéciaux que le *Grand Dictionnaire* consacre à l'histoire de ces différentes branches de l'art nous dispensent de nous étendre ici davantage sur ce sujet (V. aussi les mots CISELURE, IVOIRE.) Au xviii^e siècle, Michel Anguier exécuta, sur les dessins de Girardon, les *bas-reliefs* de la porte Saint-Denis; Dujardin, G. Marty, Le Hongre, P. Legros, firent ceux de la porte Saint-Martin. Les figures en demi-relief qui entrent dans la décoration de la fontaine de la rue de Grenelle, à Paris, sont au nombre des meilleures productions de Bouchardon, l'un des artistes en vogue sous Louis XV. Parmi les innombrables *bas-reliefs* exécutés par l'école française au xix^e siècle, il nous suffira de citer: ceux de la colonne Vendôme, modelés en grande partie sur les dessins du peintre Bergeret; ceux de l'arc du Carrousel, sculptés par Taunay, Espercieux, Ramey, Clodion, Deseigne, Lesueur, Cartellier; ceux de l'arc de l'Etoile, par Rude, Cortot, Etex, Pradier, Chaponnière, Feuchères, Marochetti, Gechter, Espercieux, Velcher, Bosio neveu, De Bay père, Jacquot, Bra, Valois, Brun, Laitié, Caillouette; ceux du piédestal de la colonne de Juillet et de ceux des frontons du nouveau Louvre, par Barye; ceux de l'arc de triomphe de Marseille et du fronton du Panthéon, par David d'Angers; le fronton de la Madeleine et celui de Saint-Vincent-de-Paul, à Paris, par M. Lemaire; les portes de bronze de l'église de la Madeleine, par M. Triqueti; le soubassement du chœur de l'église Sainte-Clothilde, par M. Guillaume; les *bas-reliefs* de la bourse de Marseille, par MM. Tousaint et Gilbert; ceux du nouveau Louvre, du nouveau pavillon de Flore et de l'aile méridionale des Tuileries, par MM. Truphème, Veray, Vilain, Roubaud, Aug. Poitevin, Marcellin, P. Loison, H. Lavigne, J. Felon, Duret, Dumont, Clère, Cavellier, Delabrière, Carpeaux, Thomas, Soitoux, Delaplanche, Camille Demesmay, Perrault, Gumery, Franceschi, Mmes Noëmi Constant, Bertaux, etc.

Aujourd'hui que l'emploi du *bas-relief* est poussé jusqu'à l'abus dans la décoration des monuments publics, nous ne pouvons mieux faire que de reproduire les réflexions suivantes, inspirées à M. Quatremère de Quincy par le goût le plus pur: « Considéré du côté de l'utilité, le *bas-relief* est d'une grande ressource aux édifices. Il en fait connaître l'usage, le caractère et la nature, il tient lieu d'inscriptions ou les remplace de manière à les rendre inutiles ou insipides. Cependant, autant l'on aime à lui voir jouer ce rôle dans les monuments, à l'y voir motivé et employé par le besoin, autant il est nécessaire que la main de l'art et du goût préside à sa dispensation et à l'accord respectif qui doit régner entre lui et l'édifice, pour prévenir la confusion qui pourrait résulter d'un emploi excessif et immodéré. Le *bas-relief*, envisagé dans l'architecture du côté de l'effet qu'il y produit, n'est autre chose qu'une richesse, un ornement qu'on doit ménager à propos, qui a besoin de repos pour valoir, et qui doit se subordonner aux lois du goût et de l'harmonie générale. On observera donc de ne point prodiguer autour des *bas-reliefs* une foule d'ornements qui détournent l'œil et l'attention qu'ils doivent se concilier. S'ils ne sont point isolés par un cadre, on laissera autour un champ lisse, pour servir de repos à l'œil et faire briller le relief; on en ménagera de pareils entre eux et les membres de l'architecture: le voisinage des parties principales, des profils et des détails, nuit à l'effet du *bas-relief* et introduit la discorde dans l'ensemble. Le rapport de la grandeur des *bas-reliefs* et des figures qui les composent avec l'architecture et les ordres mérite encore l'attention de l'architecte. Du défaut de rapport exact et bien entendu peut résulter une disproportion choquante dans le tout. La petitesse ou la grandeur exagérée des figures, rendra l'ordre colossal ou mesquin, atténuera ou grossira la masse générale et nuira aux proportions de l'édifice, quand même elles seraient intrinsèquement belles. On en doit dire autant du plus ou moins de saillie que les *bas-reliefs* doivent avoir. L'architecte doit en prescrire la mesure, suivant la force ou la délicatesse de son ordonnance, selon le plus ou moins d'énergie de ses profils, selon le caractère général et le style adopté, selon le point de vue de l'édifice, selon la situation même des *bas-reliefs*, le jour qu'ils doivent recevoir, l'effet qu'ils doivent produire; enfin, selon le goût dominant des ornements et la valeur des parties ou des détails environnants. »

BAS-RIS s. m. Mar. Dernier ris: Quoiqu'il fit un temps à porter des huniers au BAS-RIS, l'équipage était si faible que le commandant avait ordonné de fuir devant le temps. (E. Sue.)

BASS s. m. (bass). Ichtyol. Nom anglais d'un poisson des côtes d'Angleterre.

BASS ou **BASS-ROCK**, îlot de l'archipel Britannique, sur la côte S.-E. d'Ecosse, dans le golfe de Forth, comté d'Haddington, à 3 kil. N. de North-Berwick. Cet îlot n'est qu'un rocher qui s'élève à 120 m. au-dessus du niveau de l'Océan. Ce rocher, de 1,500 m. environ de circonférence, conique d'un côté et à pic de tous les autres, n'est accessible qu'au S.-O., encore n'y peut-on débarquer qu'à l'aide d'échelles et de cordes. Au sommet se trouve une source d'eau vive. Une galerie naturelle, qu'on peut parcourir en entier à la marée basse, le traverse dans toute son épaisseur de l'E. à l'O. Il n'est habité maintenant que par des oiseaux de mer, surtout par des oies d'Ecosse, qui s'y multiplient tellement, qu'au printemps on ne peut faire un pas sans fouler un nid aux pieds. Mais il fut jadis la forteresse d'une famille nommée Lauder, qui, en 1671, vendit 100,000 fr. à Charles II le château dont on remarque les ruines au S. Transformé en fort royal, ce château devint une prison d'Etat, où furent enfermés les principaux covenantiers. A la révolution de 1688, la garnison se déclara en faveur de Jacques II; il fallut bloquer l'île pour la contraindre à capituler, et ce fut la dernière place forte qui résista à Guillaume III. Ce rocher appartient aujourd'hui à la famille Hamilton-Dalrymple; on y fait, pendant l'été, de nombreuses parties de plaisir.

BASS (DÉTROIT DE), détroit de l'Océanie, dans la Mélanésie, entre la terre de Diémen au S. et l'Australie au N.; embarrassé d'îles stériles qui rendent la navigation dangereuse. Découvert, en 1798, par le voyageur Bass.

BASS (George), explorateur anglais, mort dans les premières années de ce siècle. Il partit, en qualité de chirurgien, sur un vaisseau qui se rendait en Australie, et devint l'ami du célèbre navigateur anglais Flinders. Ayant obtenu du gouverneur de Port-Jackson une chaloupe baleinière, avec six hommes, il découvrit, en 1798, au S.-E. du continent, le détroit, hérissé d'îlots et de récifs de corail, qui le sépare de l'île de Van-Diemen et qui, depuis lors, a porté le nom de *détroit de Bass*. Bien que, dans cette périlleuse expédition, il eût failli perdre la vie avec ses hommes, il n'en accompagna pas moins Flinders dans le voyage d'exploration qu'il fit, de 1801 à 1803, le long des côtes du continent. On trouve dans le *Tableau de la colonie anglaise de la Nouvelle-Galles du Sud*, par le colonel Collin, le récit des découvertes de Bass et de ses travaux nautiques.